
OPERA DE LILLE SAISON 2006 2007

LES CONCERTS DU MERCREDI A 18H

CHIMERES Ô CHIMERES

—
Avec

João Fernandes basse

Lada Vale_ová piano

—
Mercredi 14 mars 2007

Foyer

*Chimère : nom féminin. Une illusion ou fabrication de l'esprit,
un projet irréaliste, un rêve irréalisable.*

« Il n'y a pas de plus vaine chimère que l'espoir d'un coeur humain de trouver de la sympathie en un autre. » Edward Bulwer-Lytton

« Nos chimères sont ce qui nous ressemble le mieux. » Victor Hugo

PROGRAMME

HENRI DUPARC (1848-1933)

L'Invitation au Voyage (Baudelaire)

La Vague et la Cloche (Coppée)

LEOS JANACEK (1854-1928)

Dans la brume

andante - molto adagio – andantino – presto

JACQUES IBERT (1890-1962)

Quatre Chansons de *Don Quichotte*

Chanson du Départ (Ronsard)

Chanson à Dulcinée (Arnoux)

Chanson du Duc (Arnoux)

Chanson de la Mort (Arnoux)

HUGO WOLF (1860-1903)

Michelangelo Lieder

Wohl denk'ich oft

Alles endet, was entsteht

Fühlt meine Seele

Der Feuerreiter (Mörike)

FERNANDO LOPES-GRAÇA (1906-1995)

Não sei se é sonho, se realidade (Pessoa)

NICOLAI RIMSKY-KORSAKOV (1844-1908)

Le Prophète op.49/2 (Pouchkine)

TEXTES CHANTES

HENRI DUPARC (1848-1933)

1. L'Invitation au Voyage

Poème de Charles Baudelaire (1821-1867)

Mon enfant, ma soeur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
- Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

2. La Vague et la Cloche

Poème de François Coppée (1842-1908)

Une fois, terrassé par un puissant breuvage,
J'ai rêvé que parmi les vagues et le bruit
De la mer je voguais sans fanal dans la nuit,
Morne rameur, n'ayant plus l'espoir du rivage...

L'océan me crachait ses baves sur le front,
Et le vent me glaçait d'horreur jusqu'aux entrailles,
Les vagues s'écroulaient ainsi que des murailles
Avec ce rythme lent qu'un silence interrompt...

Puis, tout changea... la mer et sa noire mêlée
Sombrière... sous mes pieds s'effondra le plancher
De la barque... Et j'étais seul dans un vieux clocher,
Chevauchant avec rage une cloche ébranlée.

J'étreignais la criarde opiniâtrement,
Convulsif et fermant dans l'effort mes paupières,
Le grondement faisait trembler les vieilles pierres,
Tant j'activais sans fin le lourd balancement.

Pourquoi n'as-tu pas dit, ô rêve, où Dieu nous mène ?
Pourquoi n'as-tu pas dit s'ils ne finiraient pas
L'inutile travail et l'éternel fracas
Dont est faite la vie, hélas, la vie humaine !

JACQUES IBERT (1890-1962)

Quatre Chansons de Don Quichotte

1. Chanson du Départ

Poème de Pierre Ronsard (1524-1585)_

Ce château neuf, ce nouvel édifice
Tout enrichi de marbre et de porphyre
Qu'amour bâtit château de son empire
où tout le ciel a mis son artifice,
Est un rempart, un fort contre le vice,
Où la vertueuse maîtresse se retire,
Que l'œil regarde et que l'esprit admire
Forçant les cœurs à lui faire service.
C'est un château, fait de telle sorte
Que nul ne peut approcher de la porte
Si des grands rois il n'a sauvé sa race
Victorieux, vaillant et amoureux
Nul chevalier tant soit aventureux
Sans être tel ne peut gagner la place.

2. Chanson à Dulcinée

Poème d'Alexandre Arnoux (1884-1973)

Un an, me dure la journée
Si je ne vois ma Dulcinée.
Mais, amour a peint son visage,
Afin d'adoucir ma langueur,
Dans la fontaine et le nuage,
Dans chaque aurore et chaque fleur.

Un an, me dure la journée
Si je ne vois ma Dulcinée.
Toujours proche et toujours lointaine,
Etoile de mes longs chemins.
Le vent m'apporte son haleine
Quand il passé sur les jasmins.

3. Chanson du Duc

Poème d'Alexandre Arnoux (1884-1973)

Je veux chanter ici la dame de mes songes
Qui m'exalte au-dessus de ce siècle de boue.
Son cœur de diamant est vierge de mensonges
La rose s'obscurcit au regard de sa joue.
Pour elle j'ai tenté les hautes aventures :
Mon bras a délivré la princesse en servage,
J'ai vaincu l'enchanteur, confondu les parjures
Et ployé l'univers à lui rendre l'hommage.
Dame par qui je vais, seul dessus cette terre,
Qui ne soit prisonnier de la fausse apparence,
Je soutiens contre tout chevalier téméraire
Votre éclat non pareil et votre précellence...

4. Chanson de la mort de Don Quichotte

Poème d'Alexandre Arnoux

Ne pleure pas Sancho, ne pleure pas, mon bon
Ton maître n'est pas mort, il n'est pas loin de toi
Il vit dans une île heureuse
Où tout est pur et sans mensonges
Dans l'île enfin trouvée où tu viendras un jour
Dans l'île désirée, O mon ami Sancho !
Les livres sont brûlés et font un tas de cendres.
Si tous les livres m'ont tué il suffit d'un pour que je vive
Fantôme dans la vie, et réel dans la mort
Tel est l'étrange sort du pauvre Don Quichotte.

HUGO WOLF (1860-1903)

Michelangelo Lieder

D'après des poèmes italiens de Michelangelo Buonarroti (1475-1564)
Traduits en allemand par Walter Heinrich Robert-Tornow (1852-1895)

Wohl denk'ich oft

Wohl denk ich oft an mein vergangnes Leben,
Wie es vor meiner Liebe für dich war ;
Kein Mensch hat damals Acht auf mich gegeben,
Ein jeder Tag verloren für mich war ;
Ich dachte wohl, ganz dem Gesang zu leben,
Auch mich zu flüchten aus der Menschen Schar.
Genannt in Lob und Tadel bin ich heute,
Und, daß ich da bin, wissen alle Leute !

Volontiers, je pense à ma vie passée,
Comment il en était avant mon amour pour toi ;
Personne autrefois n'a fait attention à moi,
Et chacun des jours était perdu pour moi ;
Je pensais bien vivre selon la chanson,
Et aussi m'enfuir de la foule des gens.
Aujourd'hui on parle de moi, avec éloge ou blâme,
Et tout le monde sait que j'existe !

Alles endet, was entstehet

Alles endet, was entstehet.
Alles, alles rings vergehet.
Denn die Zeit flieht, und die Sonne
Sieht, daß alles rings vergehet,
Denken, Reden, Schmerz, und Wonne ;
Und die wir zu Enkeln hatten
Schwanden wie bei Tag die Schatten,
Wie ein Dunst im Windeshauch.
Menschen waren wir ja auch,
Froh und traurig, so wie ihr,
Und nun sind wir leblos hier,
Sind nur Erde, wie ihr sehet.
Alles endet, was entstehet.
Alles, alles rings vergehet.

Tout ce qui naît, finit.
Tout, tout à la ronde disparaît,
Car le temps s'écoule et le soleil
Voit que tout à la ronde disparaît,
Penser, parler, douleur et bonheur ;
Et ceux qui étaient notre descendance
Disparaissent comme les ombres durant le jour,
Comme une vapeur dans le souffle du vent.
Nous aussi avons été des humains,
Heureux et tristes comme vous,
Et maintenant nous sommes ici sans vie,
Nous ne sommes plus que de la terre, comme vous le voyez.
Tout ce qui naît, finit
Tout, tout à la ronde disparaît.

Fühlt meine Seele

Fühlt meine Seele das ersehnte Licht
Von Gott, der sie erschuf ? Ist es der Strahl
Von ander Schönheit aus dem Jammertal,
Der in mein Herz Erinnerung weckend bricht ?

Ist es ein Klang, ein Traumgesicht,
Das Aug und Herz mir füllt mit einem Mal
In unbegreiflich glüh'nder Qual,
Die mich zu Tränen bringt ? Ich weiß es nicht.

Was ich ersehne, fühle, was mich lenkt,
Ist nicht in mir : sag mir, wie ich's erwerbe ?
Mir zeigt es wohl nur eines Andren Huld ;

Darein bin ich, seit ich dich sah, versenkt.
Mich treibt ein Ja und Nein, ein Süß und Herbe -
Daran sind, Herrin, deine Augen Schuld.

Der Feuerreiter (le cavalier de feu) Poème d'Eduard Mörike (1804-1875)

Sehet ihr am Fensterlein
Dort die rote Mütze wieder ?
Nicht geheuer muß es sein,
Denn er geht schon auf und nieder.
Und auf einmal welch Gewühle
Bei der Brücke nach dem Feld !
Horch ! das Feuerglöcklein gelit :
Hinterm Berg,
Hinterm Berg
Brennt es in der Mühle !

Schaut, da sprengt er wütend schier
Durch das Tor, der Feuerreiter,
Auf dem rippendürren Tier,
Als auf einer Feuerleiter !
Querfeldein, durch Qualm und Schwüle,
Rennt er schon und ist am Ort !
Drüben schallt es fort und fort :
Hinterm Berg,
Hinterm Berg,
Brennt es in der Mühle !

Der so oft den roten Hahn
Meilenweit von fern gerochen,
Mit des heil'gen Kreuzes Span
Freventlich die Glut besprochen -
Weh ! dir grinst vom Dachgestühle
Dort der Feind im Höllenschein.
Gnade Gott der Seele dein !
Hinterm Berg,
Hinterm Berg,
Rast er in der Mühle !

Keine Stunde hielt es an,
Bis die Mühle borst in Trümmer ;
Doch den kecken Reitersmann
Sah man von der Stunde nimmer.
Volk und Wagen im Gewühle
Kehren heim von all dem Graus ;
Auch das Glöcklein klinget aus :
Hinterm Berg,
Hinterm Berg,
Brennt's !

Nach der Zeit ein Müller fand
Ein Gerippe samt der Mützen
Aufrecht an der Kellerwand
Auf der beinern Mähre sitzen :
Feuerreiter, wie so kühle
Reitest du in deinem Grab !
Husch ! da fällt's in Asche ab.
Ruhe wohl,
Ruhe wohl
Drunten in der Mühle !

FERNANDO LOPES-GRAÇA (1906-1995)

Não sei se é sonho, se realidade Poème de Fernando Pessoa (1888-1935)

Não sei se é sonho, se realidade,
Se uma mistura de sonho e vida,
Aquele terra de suavidade
Que na ilha extrema do Sul se olvida,
E a que ansiamos. Ah, ah,
A vida é jovem e o amor sorri.

Talvez palmares inexistentes
Aleas longínquas sem poder ser,
Sombra ou sossego dêem aos crentes
De que essa terra se pode ter.
Felizes, nós ? Ah, talvez, talvez,
Naquela terra, daquela vez.

Mas já sonhada se desvirtua,
Só de pensá-la cansou de pensar,
Sob os palmares, à luz da lua,

Mon âme ressent-elle la lumière espérée
De Dieu qui la créa ? Est-ce le rayon
D'une autre beauté de cette vallée de larmes,
Qui dans mon cœur éclate en souvenirs réveillés ?

Est-ce un son, un mirage,
Qui me remplit soudainement l'œil et le cœur
D'une incompréhensible et brûlante souffrance
Qui me fait fondre en larmes ? Je ne sais.

Ce que je désire, ce que je ressens, ce qui me gouverne
N'est pas en moi ; dis-moi, comment cela me vient-il ?
Cela ne peut que me désigner la clémence d'un Autre ;

Depuis que je t'ai vue, j'y suis plongé.
Un oui et un non, le suave et l'amer me poussent
O ma souveraine, ce sont tes yeux qui en sont la cause.

Voyez-vous par la fenêtre,
Là-bas, le béret rouge reparaître ?
Ce n'est pas de bon augure,
Lorsque déjà il va et vient.
Et soudain la cohue se répand
Près du pont, vers le champ !
Oyez ! La cloche sonne l'alarme
Derrière la montagne,
Derrière la montagne
Le moulin s'enflamme !

Voyez ! Il bondit comme hors de lui,
Le cavalier du feu s'élançait hors des murs,
Juché sur sa bête efflanquée
Comme sur une échelle de pompier !
A travers champs ! Dans la fumée et la chaleur,
Il court, il est déjà dans la place !
Là-bas s'amplifie la clameur :
Derrière la montagne,
Derrière la montagne
Le moulin s'enflamme !

Toi qui souvent, à des lieues de distance,
As flairé l'odeur du feu,
Qui, avec le bois de la Sainte-Croix,
Ô sacrilège, a conjuré la flamme,
Malheur à toi ! Sous la charpente,
L'ennemi infernal ricane et te raille.
Dieu ait pitié de ton âme !
Derrière la montagne,
Derrière la montagne
Le moulin s'embrace !

Une heure ne s'était pas écoulée
Que le moulin s'était écroulé ;
Cependant, dès cet instant,
Nul ne revit jamais le hardi cavalier.
La foule des gens et des voitures
Rentra chez elle, loin de ces horreurs ;
La petite cloche aussi s'arrêta :
Derrière la montagne,
Derrière la montagne
Il brûle !

Bien plus tard, un meunier découvrit
Un squelette avec un béret
Au mur de la cave adossé,
Assis sur les os de sa rosse :
Cavalier du feu, comme tu chevauches
Dans le frais du tombeau !
Husch ! Ses restes tombent en cendres.
Repose en paix,
Repose en paix
Là-bas, dans le moulin !

Je ne sais s'il s'agit d'un rêve ou de la réalité
Si d'un mélange de rêve et de vie
Cette distante terre suave
Que l'on oublie sur l'île extrême du Sud
On y aspire. Là-bas. Là-bas
La vie est jeune et l'amour sourit.

Peut-être des palmeries inexistantes
Des allées lointaines qui ne peuvent être
Ombre et repos soient donnés à ceux qui croient
Que ce pays se peut avoir
Heureux, nous ? Ah, peut-être, peut-être.
Dans ce pays, cette fois-là.

Mais déjà rêvée, elle perd sa vertu
On se fatigue de penser rien qu'à la pensée
Sous les palmeries, au clair de lune

Sente-se o frio de haver luar.
Ah, nesta terra também, também
O mal não cessa, não dura o bem.
Não é com ilhas do fim do mundo,
Nem com palmares de sonho ou não,
Que cura a alma seu mal profundo,
Que o bem nos entra no coração.
E em nós que é tudo. E ali, ali,
Que a vida é jovem e o amor sorri.

On sent le froid du fait qu'il y ait un clair de lune
Ah, dans ce pays aussi, aussi
Le mal ne cesse, le bien ne dure
Ce n'est pas avec des îles du bout du monde
Ni des palmeraies de rêve ou pas
Que l'âme guérit son mal profond
Que le bien nous pénètre le cœur
C'est en nous que tout est. C'est là-bas, là-bas
Que la vie est jeune et l'amour sourit.

NICOLAI RIMSKY-KORSAKOV (1844-1908)

Le Prophète

Poème russe d'Alexandre Pouchkine (1799-1837)

(Traduction)

En proie aux soifs spirituelles,
J'errais par le désert sans vie.
Or un Séraphin à six ailes
Sur mon obscur chemin surgit ;
Ses doigts légers ainsi qu'un songe
Jusqu'à mes pupilles s'allongent :
Elles s'éveillent, dilatées,
Comme chez l'aigle épouvanté.
Et mes oreilles qu'il effleure
Se peuplent de sons, de rumeurs ;
Et j'entends le cœur du ciel battre,
Et sur les monts l'ange au vol clair,
Et les reptiles sous la mer,
Et le vignoble aux plaines croître.
Et vers mes lèvres il s'incline,
Il arrache ma langue indigne,
Et frivole et pétrie d'astuce,
Et de sa dextre en sang il glisse
Le dard du serpent plus sagace
Jusqu'en ma bouche qui se glace.
Et plongeant son glaive en ma gorge,
Il extirpe mon cœur tremblant,
Puis la plaie béante, il la gorge
D'un brasier rouge et flambant.
Comme un mort gisant sur le sable,
J'entends soudain Dieu qui me parle :
« Debout ! Ecoute et vois, Prophète :
Fais respecter l'Ordre divin :
Parcours pays et mers, et jette
Le feu du Verbe au cœur humain. »

REPERES BIOGRAPHIQUES

João Fernandes basse

Originaire de la République du Zaïre, João Fernandes a très vite entamé une carrière prometteuse, à peine sorti des rangs de la Guildhall School of Music & Drama, où il a pu étudier grâce aux bourses conjointes de l'institution londonienne et de la Fondation Gulbenkian au Portugal.

Fort applaudi pour la conjonction de musicalité, de puissance et de densité tragique dont il a su faire preuve dans une cinquantaine d'apparitions lyriques allant de Monteverdi jusqu'aux créations contemporaines, cet élève de Rudolf Piernay est déjà une gloire naissante de la scène européenne.

Soliste recherché, c'est par des chefs tels que Sir Colin Davis, David Stern, Thomas Sanderling, John Neschling, Christophe Rousset, René Jacobs, Hervé Niquet, Christina Pluhar, Michel Corboz, Mark Minkowski et William Christie - qui le choisit en 2002 pour son projet *Le Jardin des Voix* - que le jeune chanteur se fait connaître de l'Europe, l'Amérique et l'Asie mélomanes.

L'année dernière, il a fait ses débuts à Zurich dans le rôle de Huascar avec William Christie, et à Montpellier et Metz dans celui de Corésus (*Callirhoé* de Destouches, CD paru chez Glossa) avec Hervé Niquet. La Cité de la Musique l'a vu interpréter Pluton dans *Proserpine* de Lully avec Hervé Niquet, reprise et enregistrée à Versailles. Lyon l'a accueilli en Don Alfonso avec William Christie, et le Châtelet, Athènes et Tokyo l'ont reçu pour la première fois en Orcan dans la mise-en-scène des *Paladins* de Rameau de José Montalvo. À Utrecht, Christina Pluhar l'emploie dans un medley Monteverdien qu'elle a enregistré. Malaga et Madrid le reçoivent respectivement en interprète de Purcell sous la direction de Eric Hull et de Martin y Soler qu'il a enregistré sous la direction de Christophe Rousset ; aussi avec qui il interprète *Ich habe Genug* au festival Trigonale en Autriche. Il a fini son année au Portugal en soliste de la *Messe en Do mineur* de Mozart avec Michel Corboz et l'orchestre de la Gulbenkian.

Il se prépare en ce moment pour une *9ème* de Beethoven et une *Messe de Nelson* de Haydn au Royaume-Uni, une tournée de la *Messe en Si mineur* de Bach avec les Musiciens du Louvre ainsi que ses débuts au New York City Opera dans le rôle de Claudio (*Agrippina* de Händel) aux côtés de la soprano Ruth-Ann Swenson.

Lada Vale_ová piano

Lada Vale_ová est diplômée au Conservatoire de Prague, à l'Académie de Musique de Prague, ainsi qu'à la Guildhall School of Music & Drama, institution londonienne qui lui a attribué une bourse totale pour la durée de sa formation. Elle est également diplômée au National Opera Studio de Londres.

Elle est lauréate du Concours International de Piano Smetana, du Concours Alexander Wise Memorial Prize pour la Meilleure Interprétation de Musique Romantique, ainsi que du Prix Best Piano Duo pour son interprétation du *Concerto pour deux pianos, percussion et cordes* de Bartók au Barbican en 1995. Elle a joué en Allemagne, en Autriche, en République Tchèque, en France, en Espagne au Portugal et récemment en Nouvelle Zélande, notamment dans des salles de concert telles que le Wigmore Hall, St. John's Smith Square, le Lindbury Studio au Royal Opera House, ou des festivals tels que l'Orpheus & Bacchus dans la région Bordelaise, la Semaine Musicale de Quimper en Bretagne, Three Choirs, Dumfries & Galloway, Ulverston ou Warwick en Angleterre.

Lada Vale_ová est professeur à la Guildhall School of Music & Drama où elle dirige la classe du Répertoire Vocal Russe. Elle anime aussi des masterclasses pour de jeunes chanteurs et accompagnateurs, plus récemment au CNSM de Paris, à la Casa da Musica à Porto et, l'année prochaine, au Conservatoire National de Lyon. Elle est également coach des langues Tchèque et Russe.

Lada Vale_ová est régulièrement invitée à collaborer avec le Royal Opera House Covent Garden, le festival de Glyndebourne, Opera North, Scottish Opera, Holland Park Opera et le festival d'Opéra de Garsington.

Lada est une artiste réputée pour son extrême sensibilité. Elle a collaboré avec des musiciens tels que Galina Vishnevskaya et Mstislav Rostropovich.